



**HAL**  
open science

## Reconnaissance de Pierre Michon

Olivier Bessard-Banquy

► **To cite this version:**

Olivier Bessard-Banquy. Reconnaissance de Pierre Michon. Pierre Michon, La lettre et son ombre, 2013. hal-02521424

**HAL Id: hal-02521424**

**<https://hal.science/hal-02521424v1>**

Submitted on 27 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Reconnaissance de Pierre Michon

Depuis peu, Pierre Michon apparaît en France comme l'ultime figure du grand écrivain, la dernière incarnation de ce mythe qui a structuré le Lagarde et Michard et électrisé les auteurs désireux d'intégrer le panthéon des hommes de lettres. Toute la promotion des *Onze* dans les médias a insisté sur la haute valeur de ce livre mince produit par un grand homme cent fois sur le point de tout abandonner. Toute la promotion a insisté sur la qualité supérieure de ce chef-d'œuvre que l'on a bien failli ne jamais pouvoir lire. On peut certes estimer que le superlatif naturel de la presse écrase tout et que la valse des éloges et des dithyrambes qui a accompagné la sortie des *Onze* ne vaut rien, ne dit rien, et qu'à la limite la bonne presse de Pierre Michon équivaut au bon accueil que les télévisions privées réservent à l'inoffensif Jean d'Ormesson. Un tel parallèle n'est pourtant pas possible. D'abord parce que la presse a très ouvertement présenté Michon comme un grand écrivain non parmi d'autres mais comme l'un des derniers issus d'une longue tradition. Ensuite parce que sa reconnaissance en tant qu'auteur de premier ordre tend à s'élargir et que pour la plupart de ceux qui en ont été les artisans Michon est incontestablement *au-dessus* ou *au-delà*. C'est cette idée qui, semble-t-il, gagne du terrain, infuse la grande presse, et qui explique l'étourdissant succès public du dernier livre sauvé du néant. Comment en vingt-cinq ans un auteur inconnu de la Creuse est-il passé du statut d'écrivain débutant à celui de grand écrivain ? Quels en ont été les étapes ? les moments clés ? les éléments déterminants ? Sept points peuvent être repérés dans cette ascension vers les cimes de la haute réputation, sept étapes, sept stations, qui rappellent que le talent, le génie, s'il est nécessaire, n'est jamais suffisant. La place de chaque grand auteur dans l'histoire littéraire, toujours mouvante, est liée à la qualité des textes produits mais aussi aux conditions de leur réception. Chaque itinéraire est singulier, celui de Pierre Michon est particulièrement instructif : il révèle ce qui est déterminant aujourd'hui dans la manière dont la grande littérature peut s'imposer. Pour Pierre Michon, nul doute qu'il ne s'agisse là d'un vrai combat. Dans son discours sur toutes ces questions la métaphore guerrière n'est jamais loin.

Premier point : *la publication dans la plus réputée des maisons* (Gallimard). Aussi décriée soit-elle dans les années 1980 où Françoise Verny y défend Alexandre Jardin, la NRF reste la maison de l'excellence, le temple des belles lettres. (Pierre Michon a déjà raconté comment il est arrivé chez Gallimard, avec le soutien de Louis-René des Forêts puis de Jean Grosjean<sup>1</sup>.) Malgré un service de presse qui n'a pas laissé à l'auteur de bons souvenirs, un manque de soutien de la maison, les *Vies minuscules* se font rapidement remarquer. Est-il besoin de noter que si le livre avait été publié dans une maison sans renom, sans gloire, sans capital symbolique pour parler comme Bourdieu, libraires et critiques n'auraient pas même ouvert le volume pour y jeter un coup d'œil ? A la base de tout il y a la réputation de la maison qui publie et sa capacité à convaincre les intermédiaires du livre — les prescripteurs — de prêter attention à ses publications. (Plus de 60 000 titres sont publiés chaque année : les éditeurs n'ont d'autres choix que de se battre comme des chiens pour que leurs livres fassent partie des quelques volumes que les critiques et les libraires, écrasés par cette masse informe de publications, consultent malgré leur œil las ou résigné.)

---

<sup>1</sup> Voir Pierre Michon, *Le Roi vient quand il veut*, Paris, Albin Michel, 2007, pp. 275-276.

Deuxième point : **le grand papier à la une du Monde des livres** (signé Bernard Alliot). Même si, là encore, le poids de la critique n'est plus dans les années 1980 ce qu'il a pu être aux belles heures de la grande presse, un papier en une du **Monde des livres** attire l'œil. Peu de papiers suivent (un dans **La Quinzaine littéraire**, un dans **Le Matin**), mais quelques lecteurs, alertés par **Le Monde**, découvrent les **Vies minuscules** et s'emploient bientôt à mieux faire connaître leur auteur.

Troisième point : **un prix littéraire de prestige** (le prix France Culture). Parmi ces lecteurs de la première heure, les premiers à s'intéresser à Pierre Michon, figurent Richard Millet, Marianne Alphant, Maurice Nadeau, Catherine Martin-Zay... Des personnes qui sont jurées du prix France Culture et qui décident de couronner Pierre Michon. Le prix n'est rien en termes commerciaux, on ne peut comparer ses résultats aux chiffres du Goncourt, mais il influe en profondeur sur le petit monde des gros lecteurs, également auditeurs de la radio. Le livre, dans sa première carrière, atteint les 2000 exemplaires vendus (1918 exemplaires pour être exact, selon Pierre Michon<sup>2</sup>), ce qui en France est loin d'être négligeable pour un premier roman. On se souvient des **Nourritures terrestres** de Gide vendues à presque rien vingt ou trente ans durant avant de devenir le bréviaire de la jeune génération début de siècle dont Martin du Gard donne le portrait dans les **Thibault**. Comment le livre devient-il un livre à part dans la production littéraire française, un livre majuscule ? Ici il faut évoquer l'écriture de Michon qui fascine, son style riche, sa langue qui sidère, animée par le fameux « désir de prodige » dont il parle dans ses entretiens. Ce livre qui est un livre de panthéonisation des gens de peu que le narrateur a côtoyés ne peut s'écrire que dans une langue sacrée, supérieure, une langue puissante qui fait accéder à la grâce tout ce qu'elle touche. Comme les grands chefs-d'œuvre du passé, la **Recherche**, le **Voyage**, la **Vie mode d'emploi**, le livre ne laisse que peu de lecteurs froids. Or il vaut mieux être lu par dix lecteurs passionnés que par cent lecteurs mous. Ce qui a toujours distingué les grands écrivains des auteurs sans importance n'est pas le nombre de leurs lecteurs mais la ferveur de ceux qui les lisent. Tout cela se retrouve dans la cote des livres anciens : si tel auteur surévalué de son vivant ne vaut plus qu'une poignée de centimes sur les quais de Seine une fois mort, c'est que ses lecteurs ne l'ont jamais lu qu'avec paresse et sans passion tandis que la plus petite œuvre d'un Céline, d'un Beckett, d'un Queneau atteint des sommets à la bourse des vieux papiers parce que pour les admirateurs fervents de ces grandes figures tout ce qui porte leur signature est **au-dessus** de la production courante.

Parmi les tout premiers admirateurs des **Vies minuscules** se trouve un certain Gérard Bobillier qui a fondé quelque temps plus tôt les Editions Verdier. La rencontre, capitale, entre l'auteur et l'éditeur débouche sur des liens qui ne sont pas sans évoquer ceux des autres grands couples de l'édition, Gracq et Corti, Beckett et Lindon, un accord politique et stratégique qui n'est possible que dans la force des amitiés d'hommes. « Après les **Vies minuscules**, beaucoup de petits éditeurs m'ont contacté, je n'ai pas donné suite (sauf pour Fata Morgana), dit Pierre Michon<sup>3</sup>. Gérard Bobillier, qui est la cheville vive des Editions Verdier, m'a téléphoné plusieurs fois sans que je donne suite. Mais il se trouve que par hasard je l'ai rencontré chez ma libraire d'alors. La sympathie a été immédiate et violente : parce que

---

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 274 (le chiffre paraît toutefois un peu trop beau pour être vrai).

<sup>3</sup> Correspondance avec Pierre Michon, été 2009.

Bobillier est un personnage à l'antique, un roi et un voyou, un lettré et un guerrier, un libertin et un mystique. Une contradiction pleine d'énergie, sur deux pieds. Nous avons déjeuné au bord du Loiret, dans une guinguette qui s'appelle le Madagascar. Nous nous sommes levés de table à l'heure où on servait le dîner, et là les jeux étaient faits : nous avons trouvé l'un et l'autre l'allié qui nous convenait. La relation humaine est toujours première, dans ce genre de choix : l'auteur et l'éditeur doivent se plaire, rire, comploter, faire des coups, — et ne jamais perdre de vue ce qu'évoque pour eux le mot littérature. L'édition, c'est aussi des corps, qui pensent et agissent de concert avec le corps de l'auteur<sup>4</sup>. »

Quatrième point : **le soutien indéfectible d'une maison d'édition**, la mise au point de toute une logistique, de toute une stratégie pensées pour œuvrer à la renommée de l'écrivain majeur de la maison (en ce sens Michon a-t-il raison de préférer être « le premier dans ce village que le deuxième à Rome »). La maison Verdier devient une entreprise dédiée à la défense de Pierre Michon, une entité organisée pour lui forcer les portes de la reconnaissance. « Bobillier a commencé à publier à peu près au moment où je commençais à écrire, dit encore Pierre Michon<sup>5</sup> : nous avons parti lié depuis le début, notre rencontre a été le bon *kairos*. Leur croissance dépendait de la mienne, la mienne, de la leur. Leur travail a été remarquable (par exemple c'est eux seuls qui ont travaillé l'étranger pour les premières traductions : les *Vies minuscules* ont été traduites bien après *Roulin*, et parce que les étrangers, appâtés par *Roulin*, ont demandé les *Vies minuscules*. Les traductions n'ont rien à voir avec la valeur d'un livre, c'est pur travail d'attachées de presse entre deux verres, à Francfort, etc. C'est du boulot.) » Les publications défendues bec et ongle par la maison, le banquet de Lagrasse qui est l'occasion de mettre en avant l'auteur, les lectures fameuses de Pierre Michon, notamment du *Booz endormi*, organisées ici et là, tout est fait, avec passion, pour que l'auteur premier de la maison soit reconnu à sa juste valeur. Cette organisation porte ses fruits dès 1988. *La Vie de Joseph Roulin*, quatre ans après les *Vies minuscules*, recueille un succès critique et permet à l'auteur de gagner de nouveaux lecteurs. Ici il faut évoquer tous les libraires qui, sensibilisés par la maison à l'œuvre qui s'étoffe, décident de la soutenir avec ferveur et la faire découvrir à un public qui s'élargit. Après le *Rimbaud* chez Gallimard, *La Grande Beune* début 1996 permet à l'auteur de franchir un cap, les ventes commencent à grimper.

Cinquième point : **le soutien public appuyé d'auteurs et critiques de premier plan**, Jean-Pierre Richard en tête. Qu'est-ce que la reconnaissance si ce n'est avant tout la reconnaissance des pairs<sup>6</sup>, Melville saluant Hawthorne ? La réputation d'un auteur, son importance dans les lettres s'apprécie moins en fonction de ses succès publics que de la qualité des écrivains qui s'en réclament, qui s'en sentent proches, qui plus ou moins ouvertement s'en inspirent. Dès 1993 Verdier publie *Compagnies de Pierre Michon* avec des contributions de Pierre Bergounioux, Christian Bobin, Michel Deguy, Jean-Michel Maulpoix, Pierre Pachet, Jacques Réda, Jean-Pierre Richard. Les publications de Jean-Pierre Richard sur Michon, reprises en poche sous le titre *Chemins de Michon*,

---

<sup>4</sup> Voir le récit de cette même rencontre par Gérard Bobillier dans le volume collectif *L'Édition littéraire aujourd'hui*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2006, pp. 115-124.

<sup>5</sup> Correspondance avec Pierre Michon, été 2009.

<sup>6</sup> « Reconnaissance des pères » serait plus juste tant on sait l'importance de ces questions de filiation chez Pierre Michon.

ont joué un rôle très important, assure-t-on chez Verdier<sup>7</sup> : « tout ceci lui a acquis une réputation très solide en milieu universitaire, il a vite fait l'objet de thèses, de mémoires... » Les travaux d'Agnès Castiglione, le colloque qu'elle a organisé ont également contribué à mieux faire connaître Michon dans le monde académique. La presse a joué un rôle essentiel dans cette affaire avec quelques acteurs très fidèles (Jean-Baptiste Harang, Alain Nicolas, Jean-Claude Lebrun, Michel Crépu, Patrick Kéchichian, Maurice Nadeau...). Tous ont œuvré pour faire naître une sorte de petit battage journalistique autour de Pierre Michon et de chacun de ses livres. Sa presse est dithyrambique, elle est le fait de critiques qui semblent moins décredibilisés que d'autres, leurs papiers ont plus d'influence, plus de poids que d'autres, tombés dans « l'ère du soupçon ».

Sixième point : **le passage en poche**. Après douze ans d'existence, les **Vies minuscules** sont devenues une œuvre d'importance que l'on lit, que l'on étudie. Gallimard en prend acte et, plus ou moins sous la contrainte, décide en 1996 de ressortir l'œuvre en « Folio ». « Le livre n'est passé en poche que par la pression "du bas", assure Pierre Michon<sup>8</sup>, je veux dire la demande (sur le marché) des universitaires, etc., qui en prescrivaient l'étude à leurs étudiants. Mais jamais par le haut : c'est-à-dire soit par une campagne réfléchie de Gallimard, soit par un parrainage prestigieux des écrivains alors en vue (ils ont pris le train en marche peu à peu, pas forcément de gaieté de cœur). L'interprétation paranoïaque est celle qui me vient souvent, quand je suis optimiste, c'est-à-dire quand je crois qu'il y a du texte, et pas seulement de la politique : on a soigneusement fait obstruction aux **Vies minuscules**, pour maintenir la **doxa** (mise en place par Barthes entre autres) : il n'y avait plus de textes, c'était une chose du passé, il fallait se le tenir entendu une fois pour toutes. Et pas de gêneurs. »

Est-ce que ce sont les **Vies minuscules** qui, reconnues comme le grand livre des années 1980, attirent l'attention sur les nouveautés ? Ou bien est-ce que les nouveautés gagnant à Michon de nouveaux lecteurs font bientôt lire de plus en plus les **Vies** ? Tout s'imbrique, tout se mélange, les admirateurs de Pierre Michon rentrent indifféremment dans son œuvre par les **Vies** ou par d'autres textes. Un signe en tout cas qui ne trompe pas de la reconnaissance grandissante de l'auteur : ses livres sont dès le début des livres de fonds dont les ventes, soutenues par les efforts de Verdier, ne faiblissent pas, se poursuivent, s'amplifient, malgré l'évolution de la librairie qui tend à faire disparaître les ouvrages de fonds au profit des nouveautés. A partir de **La Grande Beune**, sortie juste avant les **Vies minuscules** en « Folio » (le succès du titre chez Verdier a-t-il convaincu Gallimard de sortir les **Vies** en poche ?), Michon est devenu un auteur d'importance.

Le travail de Verdier force l'admiration. La maison n'a pas défendu ses titres en se moquant des **Vies minuscules** publiées chez un autre éditeur. La maison a d'abord cherché à faire lire, à faire connaître les **Vies**, par passion ; tous les autres titres publiés chez Verdier ont été défendus, portés, imposés ensuite comme des parts, comme des prolongements, des excroissances des **Vies**, toujours défendus par les trois piliers de la maison, Gérard Bobillier dit « Bob », Michèle Planel, Colette Olive, qui ne sont pourtant pas salariés de chez Gallimard. On chercherait en vain d'autres exemples de cette grandeur d'âme, de cette

---

<sup>7</sup> Correspondance avec Michèle Planel des Editions Verdier, été 2009.

<sup>8</sup> Correspondance avec Pierre Michon, été 2009.

passion d'une maison pour son auteur dans l'édition contemporaine.

Est-ce que le fait de publier peu des petits textes qui semblent comme des « notes de bas de page » des *Vies* a été un handicap ? A première vue non. Au contraire, le fait d'apparaître comme un auteur *en marge*, différent, a isolé Pierre Michon et l'a comme placé *au-dessus* de ceux qui se débattent dans le marigot littéraire, lorgnent de minables lauriers, rêvent de décrocher des prix comme la queue du Mickey sur les manèges de la province.

Son œuvre, difficile, se laisse d'autant mieux appréhender à l'heure du *storytelling* qu'elle se compose d'un grand livre inaugural suivi de petits ouvrages qui à la fois réaffirment le génie de l'auteur et prolongent le rayonnement de l'œuvre première, imposant à nouveau le récit de vies, la fiction biographique, comme un genre d'écriture en soi face à l'écrasante présence du roman dans le monde des publications. Le peu de textes publiés depuis les *Vies minuscules* renforce la réputation du grand livre premier — si aucun autre livre d'envergure n'a été publié depuis, c'est donc que tout est dans les *Vies*, que le livre inaugural est la matrice de toute l'œuvre. Cette vision des choses n'est-elle pas commode pour les critiques ou les publicistes ? Il est tentant de croire que les journalistes, souvent occupés à chroniquer des auteurs sans lendemain, n'ont eu que peu d'importance dans la reconnaissance de Pierre Michon. C'est pourtant faux. Non seulement, on l'a dit, l'auteur a réussi à s'attacher les bonnes grâces des meilleures plumes d'influence, mais il s'est lui-même, depuis toujours, employé à manipuler les médias, à les « tirer de leur coma » comme il dit. « Les médias vendent et promeuvent non pas des textes, mais des personnages, des corps qui passent bien à l'écran, des acteurs qui jouent à l'auteur, dans le meilleur des cas ; et, dans le pire des cas, des sociologues de comptoir, explique Pierre Michon<sup>9</sup>. Il y a face à cela, pour un écrivain véritable (si ce mot a un sens), deux ou trois choix possibles. 1. Ou bien snober totalement les médias : mais alors où trouver des lecteurs ? car les universitaires eux-mêmes, qui ne peuvent pas tout lire, sont alertés sur tel ou tel auteur par les médias (la presse écrite souvent, ou France Culture). On ne peut pas plus aujourd'hui fermer sa porte aux médias que ne pas prendre l'avion ou se passer du net : c'est une perte de temps considérable, et on peut y perdre sa vie. C'est ce qui arrive à de très bons auteurs, qui finissent évidemment par désespérer. 2. Les snober de même, mais par le haut, quand on a une réputation suffisamment sulfureuse par ailleurs : ce fut le cas de Debord. Rares sont ceux qui peuvent y aspirer. 3. Accepter leur jeu par politique, mais le jouer masqué, endosser la peau du personnage qui a l'air d'être l'auteur de vos propres textes — mais qui ne l'est pas tout à fait. Être en représentation. Tout ça est très casse-gueule et peut à tout instant se retourner contre l'auteur, lui aliéner la clientèle des lecteurs les plus lucides. Et on peut sûrement y perdre son âme, comme on dit. Il ne saurait être question, en tout cas, de dire toute *la vérité* aux médias. Tout cela est un mixte de jeu et de politique, et doit être mené tant bien que mal en conséquence. C'est tout autre chose que le travail du texte, ça doit en être soigneusement séparé : il faut schizer, être plusieurs.

Autre chose concernant le pouvoir dévastateur des médias : c'est que les journalistes sont aussi des auteurs, le plus souvent discutables. Et il faut jouer serré pour qu'ils vous accordent une place, il faut vraiment les coiffer : car ils ont tout intérêt à répandre l'idée qu'il n'y a plus de texte (ou turc, ou américain), que la littérature est morte, etc. : ainsi leur est laissé le champ libre pour promouvoir la camelote (qui viendrait après la « fin de la littérature », et

---

<sup>9</sup> Correspondance avec Pierre Michon, été 2009.

serait pleine de fantaisie, d'intelligence sociologique "dérangante", de choix idéologiques majoritaires présentés comme "subversifs", etc. — toutes les postures qu'adopte aujourd'hui la bien-pensance la plus répugnante). Le but d'un auteur "véritable" est évidemment de faire rendre gorge à ces gens-là, mais de l'intérieur, en faisant de "l'entrisme", comme on disait jadis en politique. On ne saurait les attaquer de front, leur pouvoir est trop grand : la ruse est la seule position tenable. (Il me semble d'ailleurs que tout ça n'est pas nouveau ; les médias furent dès l'origine ce qu'ils sont aujourd'hui, avec leurs faisans et leurs faiseurs : lisez *Les Illusions perdues*, tout y est, rien n'a changé.) »

Septième et dernier point : *l'étude à l'université*. Analysés en cours, décortiqués dans des thèses, les livres de Pierre Michon intègrent petit à petit le grand musée des œuvres classiques. Mieux, ils s'imposent comme les premiers des écrits contemporains. Le travail de Dominique Viart sur les *Vies* dans la série « Foliothèque » vient entériner, semble-t-il, l'idée que le grand livre inaugural de Pierre Michon est le dernier grand chef-d'œuvre de la langue française. La publication en volume des nombreux entretiens que l'auteur a donnés *sur et autour* de son œuvre a également beaucoup fait pour sensibiliser enseignants et universitaires aux livres publiés, des *Vies minuscules* jusqu'aux *Onze*. (*Le Roi vient quand il veut* n'a-t-il pas dépassé la barre impressionnante des 10 000 exemplaires vendus, chiffre rare pour un livre d'entretiens ?) L'acuité du regard de Pierre Michon sur son travail, son intelligence cristalline ont peut-être, tout en stimulant la recherche, effrayé un peu les commentateurs — car comme le pense Dominique Rabaté il est loisible en lisant Pierre Michon de se demander s'il n'est pas le meilleur analyste de sa propre écriture. Toujours est-il que ce livre d'entretiens, très bien reçu, a mieux fait connaître encore l'œuvre de l'auteur et servi son audience académique. Cette reconnaissance universitaire, en tout cas, dans l'esprit de Pierre Michon, se fait comme dans un dernier temps, il faut bien que les médias aient parlé de l'œuvre avant que les lecteurs académiques aient pu la découvrir. Mais leur importance *in fine* s'avère déterminante. « La résistance à la médiocrité générale vient désormais de l'université, assure l'auteur de *La Grande Beune*. C'est qu'aux universitaires, il faut du grain à moudre, c'est-à-dire du texte. Pas du vent<sup>10</sup>. »

Le lancement tonitruant des *Onze* marque l'apogée de la carrière de Pierre Michon, son succès public est le fruit même de son statut à part dans le monde des lettres contemporaines, preuve que la grande qualité d'un auteur peut être son meilleur argument de vente (30 000 exemplaires sont partis en librairie quelques mois à peine après la sortie du titre). C'est tout ce travail patient, infini, qui a permis de déboucher sur cette réussite et grandement élargir la base des lecteurs fervents de Pierre Michon. C'est tout cela qui lui a permis de devenir le grand écrivain d'aujourd'hui, reconnu en tant que tel.

On ne peut terminer cet exposé sans évoquer ce que sont les *Vies minuscules*, le récit d'un écrivain qui n'est rien, le récit d'un écrivain qui rêve d'entrer par effraction en littérature, de prendre le pouvoir et s'imposer par la magie du verbe. La publication du livre chez Gallimard est comme le premier signe de sa réussite. Mais pour que le succès soit entier, que le livre trouve en quelque sorte son achèvement, son accomplissement, il faut que l'auteur soit reconnu. Non comme un écrivain *parmi d'autres* mais bien comme *le meilleur*, comme le plus grand de sa génération, celui à qui rien n'a été donné et qui a tout pris. En ce

---

<sup>10</sup> Correspondance avec Pierre Michon, été 2009.

sens la reconnaissance de Pierre Michon comme grand écrivain n'est pas une banale reconnaissance, bien sympathique quand on pense aux suées que ces œuvres ont dû coûter à l'auteur ; elle fait partie de l'œuvre même, elle est l'aboutissement de son travail, elle vient signer la réussite pleine et entière du projet originel — quitter l'orphelinat des ratés pour intégrer la grande famille de la modernité littéraire, aux côtés de Rimbaud et quelques autres, racheter par une gloire indiscutable, dans le temps retrouvé de l'écriture, les années perdues de beuveries et de vagabondage.

Olivier Bessard-Banquy